

Paul-Adrien Ternejoul était exténué. Il venait enfin de trouver le village qu'il visait. C'était un bled paumé dont le nom s'avérait différent à l'arrivée de celui qu'on lui avait donné au départ. Les notaires étaient vraiment des branquignoles. Ça, il pouvait pardonner. Des noms comme celui-là, tu te sentais obligé de les changer tellement ils étaient improbables. Son GPS qui ne connaissait que la zone située à l'intérieur du périphérique parisien et le trajet Paris-Deauville avait bien voulu le guider jusqu'au bout de l'autoroute mais, dès qu'il en était sorti, l'engin s'était mis à bégayer et à le balader sur des routes bombées et cabossées qui lui avaient vraisemblablement massacré les amortisseurs.

Paul-Adrien avait finalement atteint son but malgré la mauvaise volonté de la technologie et il était sur la place du village, en face de la mairie laquelle, le mercredi, en pleine semaine, à quinze heures, était fermée. Le trou !

Il se demanda pour la trentième fois depuis qu'il s'était engagé sur les routes locales ce qu'il faisait dans cette galère et ce qui pouvait bien justifier un voyage aussi aventureux. Il avisa un type juché sur un tracteur et lui demanda s'il pouvait lui indiquer la maison d'Albert Trougnol. Le gars haussa les épaules et lui répondit d'une voix rocailleuse que l'Albert était mort. Il le savait qu'il était mort, c'était même pour ça qu'il était là ! Paul-Adrien expliqua donc qu'il était son petit neveu et qu'il venait d'hériter de la bicoque du vieux.

L'œil du bonhomme s'alluma et il le détailla, s'attardant sur son polo Lacoste et ses chaussures vernies. Le mot « héritage » semblait avoir une signification toute particulière dans ces contrées, surtout lorsque celui qui s'en réclamait n'était visiblement pas d'ici.

Il finit par donner les explications attendues qui étaient si peu claires que Paul-Adrien dût les lui faire répéter trois fois, se demandant si on ne l'envoyait pas dans un traquenard, une route fantôme qui débouchait sur une falaise au pied de laquelle tous les étrangers allaient s'écraser.

Il repartit dans la direction indiquée et la route s'amenuisa encore. Il finit par emprunter un chemin défoncé bordé par des ronces qui griffaient la peinture de sa BM X5 hybride, une location longue durée qu'il fallait rendre impeccable à terme si on ne voulait pas voir la note s'envoler. Il serra les dents et s'obligea à avancer. Quand on avait fait une connerie, il fallait l'assumer. Il se maudit de ne pas avoir renoncé à cet héritage idiot qui lui était tombé dessus. Paul-Adrien aurait donné n'importe quoi pour se retrouver dans son appartement du dix-huitième arrondissement qu'il partageait avec deux colocataires, célibataires comme lui, qu'il évitait de croiser autant que faire ce peu. Il avait depuis longtemps compris que le meilleur moyen de ne pas entrer en conflit avec les autres, c'était encore de ne pas les voir. Ici aussi, il comptait bien limiter ses contacts avec les autochtones et se tirer de là aussi vite que possible, c'est-à-dire dès qu'il aurait mis en vente la bâtisse qu'il allait découvrir au bout du chemin.

Au bout du chemin, comme il fallait s'y attendre, il trouva une petite fille. Il se dressa sur la pédale de frein, dérapa et se retrouva en travers, l'avant comme l'arrière de sa bagnole hors de prix coincés dans les buissons épineux. Il avait plu pendant des semaines et le terrain était crémeux, une patinoire de boue plus ou moins mêlée à des choses qu'il préférerait ne pas imaginer. Il ouvrit sa portière, furibond, prêt à passer ses nerfs sur la gamine et il enfonça son pied gauche dans une sorte de fondrière qui fit ventouse lorsqu'il voulut le dégager. Sa jolie chaussure vernie et pointue resta au fond et il sentit que des larmes montaient du plus profond du désespoir qui l'avait envahi. Il les ravala pour ne pas s'humilier devant une enfant mais n'osa pas lui crier dessus. Il avait trop peur que son cri ne soit qu'un coassement sinistre. Il fouilla la boue jusqu'à retrouver son soulier qu'il découvrit totalement ruiné, juste bon à finir à la poubelle, un peu comme son gilet dont il n'avait pas remonté la manche avant de plonger. Il vida dignement ce qu'on pouvait à présent qualifier de godasse voire de grolle et tout à fait légitimement d'écrase-merde puis inséra son pied à l'intérieur, choisissant le moindre mal.

La petite fille l'observait comme un entomologiste examinerait une nouvelle espèce de cancrelat géant, mi intéressée, mi dégoutée. Il prit le parti de lui demander comment se rendre à ce qui avait été la demeure de feu son grand-oncle. Elle écarquilla les yeux, vaguement inquiète et tendit un doigt vers ce qu'il pensa être un tas de ferraille et qui s'avéra être une voiture réduite à l'état de ferraille, ce qui revenait somme toute au même. Il abandonna sa BM qu'il ne se sentait pas d'esquinter plus qu'elle ne l'était déjà pour la dégager.

Il posa ses pieds sur les pierres et les mottes qui lui semblaient stables et, par sauts successifs assez grotesques, il parvint à une sorte de clairière où trônait la maison que le vieillard lui avait léguée par inadvertance, faute d'avoir engendré et grâce aux décès successifs de sa sœur, Marinette, la grand-mère de Paul-Adrien, puis de sa nièce, la mère de Paul-Adrien qui était fils unique ce dont il remerciait le ciel chaque jour.

La bâtisse dépassait toutes ses espérances... Une ruine !

Ou tout au moins l'idée que Paul-Adrien se faisait d'une ruine. Une sorte de tas de pierres avec un toit inégalement incurvé auquel on accédait par un escalier moussu qui avait dû occasionner au mieux quelques entorses, au pire des morts, le tout tapissé d'une plante grimpante qui semblait vouloir avaler l'ensemble et dont il apprendrait plus tard que cela s'appelait du « lierre ».

Il se dit qu'une fois les frais de succession réglés, cinquante-cinq pour cent lui avait dit maître Trotard, il ne pourrait même pas se payer le garage qu'il espérait pour son automobile laquelle, dans l'état dans lequel il allait la rapatrier, en aurait de toute façon nettement moins besoin.

Il jeta un coup d'œil alentour et découvrit que sa ruine n'était pas isolée mais que plusieurs autres ruines ou quasi-ruines occupaient le terrain. A sa droite il aperçut une vieille femme qui peinait à monter ses marches à elle, qui ressemblaient fort aux siennes, chargée qu'elle était d'un sac visiblement très lourd. Il se dit qu'elle devait être habituée et pas une seconde ne songea à l'aider. Par bonheur, un jeune baraqué à la mine louche que Paul-Adrien

n'aurait pas aimé croiser dans son quartier vint se porter au secours de la vieille qui lui claqua une bise sonore sur la joue. A sa gauche, un couple d'une soixantaine d'années, aidé d'un colosse chauve au faciès léonin d'octogénaire montaient une cabane en bois accolée à une grange grande ouverte dans laquelle il crut deviner une estrade et une installation sono qui lui parut intempestive. Il se reconcentra sur son bien et entreprit l'ascension de l'escalier meurtrier qui le conduisit face à une porte en bois massif mais rongée par des bêtes qu'il lui était impossible d'évoquer sans risquer des mois de cauchemars. On lui avait remis trois clés qui allaient avec la maison mais la porte étant entrouverte, il n'eut pas la peine de les utiliser. Quelqu'un, sachant que les lieux étaient déserts, avait dû s'y inviter et piller tout ce qui avait un tant soit peu de valeur. Il poussa cette porte pourrie et s'aperçut qu'il n'y avait plus de serrure depuis longtemps. Les pillards n'avaient même pas eu besoin de s'encombrer d'un pied de biche.

Lorsqu'il pénétra dans l'antre d'Albert Trougnol, Paul-Adrien Ternejoul suffoqua tant la poussière était la vraie propriétaire des lieux. Il frôla la crise d'asthme et crut ne jamais plus revoir son appartement parisien. A l'intérieur de la ruine, il y avait un taudis ! Cette fois, il ne put retenir ses larmes, orgueil ou pas, une telle concentration d'allergènes dans l'air ne pouvait que lui déclencher une conjonctivite aigue.

Il se força à conserver son calme et à ne pas céder à la panique. Il avait débarqué dans un monde improbable, peut-être même impossible, un monde dans la cinquième dimension, un monde dans

lequel le raccourci que jamais il n'avait trouvé ne l'avait pas mené vers une soucoupe volante mais vers un trou à rat immonde au milieu de nulle part et il allait falloir qu'il se batte pour sauver sa peau. Il était à deux doigts de justifier son placement en établissement psychiatrique ce qui tombait bien puisqu'il y en avait un pas loin. Il serait le David Vincent de l'hosto ce qui n'était pas pire que d'être son Napoléon.

Une fois sa crise d'angoisse passée, il se décida à explorer ce clapier en imaginant déjà les frais qu'allaient lui occasionner la remise aux normes sanitaires de cette merde dont il était propriétaire.

Au bout de trois pas, il trébucha sur une bouteille vide qui n'était que le début d'une cascade d'autres bouteilles qui occupaient l'intégralité des lieux. Paul-Adrien tenta de se retenir à une aspérité quelconque mais il n'y en avait pas et il s'écroura donc au milieu d'une quantité invraisemblable de bouteilles qui devaient correspondre à la consommation du tonton.

Furtivement, Paul-Adrien Ternejoul se demanda s'il n'était pas en train de rêver qu'il participait à l'émission Koh-Lanta mais non... c'était bien la vraie vie et il n'était plus sûr que cela vaille la peine de s'y accrocher.

Albert Trougnol avait fait honneur à son nom, la gnôle et le trou s'étaient trouvés.

Lorsqu'il finit par se dépêtrer de ce domino géant, il réussit à faire le tour du propriétaire autant dire qu'il se tourna autour et se demanda s'il n'allait pas se tirer une balle dans le crâne, histoire de se débarrasser de ce merdier. Il explora soigneusement, en faisant

attention ou il mettait les pieds, l'ensemble de la bâtisse et, en dehors des flacons qui semblaient régner en maître sur le territoire, il ne trouva rien qui valut la peine que l'on s'y arrêta.

La maison était beaucoup plus grande à l'intérieur qu'elle ne semblait de l'extérieur et il passa près d'une heure à en inspecter les trois niveaux.

Lorsqu'il en ressortit, les bâtisseurs de gauche s'étaient multipliés, ils étaient maintenant une dizaine à décharger des trucs qui devaient avoir une fonction qui lui échappait. Il décida qu'avant de se mettre en quête d'un garagiste susceptible de lui rendre sa voiture opérationnelle, il pouvait faire un tour à la cave au cas où un membre de la bande de Mandrin y aurait oublié une cassette pleine d'or. Autant dire qu'il n'avait plus aucun sens commun.

Il commença par se fracasser le crâne sur un linteau qui était prévu pour des individus d'un mètre cinquante maximum et se mit à gueuler toutes les frustrations qu'il avait ravalées depuis son départ de la capitale puis il s'effondra, assommé, écoeuré, épuisé.

Lorsqu'il reprit ses esprits, sans doute pas plus de 10 minutes plus tard, il s'assit sur la terre battue et se serra les tempes pour tenter de chasser son mal de crâne. Il allait dégager de là et il mandaterait une agence depuis Paris pour fourguer ce truc et pouvoir l'oublier une bonne fois. Mais comment pouvait-on vivre dans un endroit pareil ? C'était loin, c'était perdu, c'était sale, ça puait, il était sûr que ça puait même si ça ne lui avait pas sauté aux narines, il devait faire froid l'hiver et chaud l'été et surtout, surtout, on ne comptait plus, on n'était plus personne, on était déjà quasiment mort d'ailleurs

et il était prêt à parier qu'on se suicidait à tour de bras dans ce coin-là.

Allez, c'était fini, il rentrait à la maison. Il se redressa et se fracassa une nouvelle fois le crâne contre une poutre. Cette fois il pleura vraiment, pas à cause d'une allergie, pas de dépit mais pris par un vrai chagrin qui lui serrait la poitrine et lui montrait à quel point il était seul et désespéré.

Alors qu'il reniflait comme un enfant puni qu'on laisse dans un coin pour qu'il se calme, il remarqua un cahier qui reposait sur l'appui d'un soupirail et, pour ne pas aggraver son traumatisme crânien, il se traîna sur les genoux jusqu'à l'objet. Ce n'était pas un cahier mais une sorte de carnet toilé. Il s'adossa au mur et se mit à le feuilleter.

Le papier jauni à petits carreaux était couvert de chiffres répartis en cinq colonnes. En haut de chacune d'entre elles figurait un nom écrit avec les aplats violets d'une belle calligraphie penchée, celle que seules les anciennes plumes sont capables de dessiner. Le grand oncle aurait-il été un peu artiste ?

Sur chacune des pages, un trait horizontal tracé à la règle coupait les cinq colonnes. Une étude rapide fit comprendre à Paul-Adrien qu'on avait additionné les chiffres puis inscrit la somme de chaque colonne sous cette ligne. Que pouvait bien signifier ces calculs ? Il y avait cinq noms écrits en haut : Dédé, Pierrot, Maurice, René et bien sûr Albert, le tenant des lieux.

Le grand oncle aurait-il prêté de l'argent à tout le hameau ? Pingre comme l'était Albert Trougnol, du moins c'est ce qu'on en disait jusqu'à Paris, cela paraissait peu probable.

Et si c'était un commerce occulte de gnole que tenait le vieux pour arrondir sa maigre retraite ? Avec toutes ces bouteilles vides amoncelées à même le sol... D'ailleurs, en les regardant de plus près, Paul-Adrien réalisa qu'elles étaient toutes identiques et plutôt propres. Quel filou cet Albert ! Mais l'alambic alors ? Embarqué par les voisins ? Faudrait les faire parler se dit Paul-Adrien en amorçant un léger sourire pour la première fois de la journée.

C'est alors qu'il entendit qu'on appelait depuis l'entrée. Il remonta l'escalier avec le carnet à la main et pour la troisième fois, se fracassa le crâne sur le linteau dont il avait déjà oublié la bassesse ! Un grand rire gras l'accueillit en haut des marches :

-Ce s'rait pas vous le neveu d'Paris comme qu'y disait l'Albert ?

L'œil torve et le front douloureux, Paul-Adrien vacilla devant le colosse octogénaire chauve entraperçu chez les voisins.

-C'est bien moi, répondit-il d'une voix fluette en s'effondrant sur les marches.

-Et vous, c'est Dédé, Pierrot, Maurice ou René ? se reprit-il aussitôt.

Comme un gamin pris en faute, le colosse hilare devint subitement gêné à la vue du carnet.

-Moi c'est Dédé. Où-ce que vous avez trouvé ça, demanda-t-il en pointant son gros index à l'ongle en deuil en direction du petit carnet toilé.

-A la cave, répondit Paul-Adrien d'un ton qui reprenait de l'assurance.

-Allez v'nez, dit le colosse avec bonhomie, j'vas vous servir un coup de gnôle, ça vous r'mettra sur pied, vu comment vous êtes tout blanc avec cet œuf de pigeon au beau milieu du front, on va y mettre du frais.

Paul-Adrien ne put résister à l'accent engageant de cet homme rustique et bien planté qui respirait la santé.

-Enfin quelqu'un qui veut bien s'occuper de moi ! se dit-il.

Le colosse le souleva littéralement et le mena par le bras vers la grange d'à côté. Paul-Adrien se sentit soudainement tout petit. Il fourra le carnet dans sa poche sans oublier son projet de cuisiner le dénommé Dédé sur l'activité occulte du grand oncle, mais... plus tard.

Chez les bâtisseurs de gauche, l'ambiance était à la fête et la gnôle s'avéra exquise, comme jamais encore il n'en avait goûté.

"Grand costaud", alias Dédé, le déménagea gaillardement par l'épaule, l'invitant (il n'avait pas le choix) à le suivre. Ils dépassèrent l'entrée de la grange dans laquelle il lui sembla que quelques bâtisseurs d'à côté s'agitaient autour de ce qui pouvait ressembler à un piano. Ils retrouvèrent le reste de la bande sous la charpente torturée d'une sorte de petit hangar dont le fond était barré d'un mur de pierres. Un trou noir, béant, creusait sa façade.

Ils venaient manifestement de se poser là, affalés sur des tas de bûches et de fagots. Une bouteille circulait de paluche en paluche. A tour de rôle, ils remplirent des petits verres qu'ils levèrent à la santé du four. Paul-Adrien ne voyait aucun four. Leur histoire ça devait être un bide ? Mais de bide, il ne voyait que celui du voisin aux moustaches gauloises assis, cramoisi, sur une espèce de tabouret bancal à trois pieds.

- J'vous présente le p'tit neveu de l'Albert qu'est venu d'Paris esprès, rapport à l'héritage de la maison, annonça Dédé avec un air de malice un peu retenu en direction du Gaulois.

Une femme, la soixantaine, le sourire avenant, l'invita à s'asseoir où il pouvait et à trinquer avec eux. Il avisa un monticule de trois fagots appuyés contre un mur et s'écrasa sur les branchages.

Son voisin alors, souleva ses fesses d'un madrier, saisit la bouteille garée au milieu d'une large planche posée sur un coffre de bois. S'il n'était pas chez les Gaulois, Paul-Adrien se dit qu'il était au moins au Moyen-âge. L'autre lui tendit un petit verre qui débordait.

- Allez ! Au p'tit neveu d'Albert et peut-être futur voisin. Au fait, c'est quoi votre p'tit nom ? Vous êtes aussi un Trougnol ?

- Je suis Paul-Adrien Ternejoul, le petit-fils de Marinette, sœur d'Albert.

Quelques secondes, un silence plat occupa l'abri et tous les regards le dévisagèrent. La dame qui avait déjà parlé, ralluma son sourire et réchauffa la parole.

- Ben, là, y'a Dédé donc, Paul, mon mari, Maurice, Pierrot et moi, Marie.

Elle et Paul étaient bien de notre époque mais Paul-Adrien ne put s'empêcher de penser que les autres, les plus âgés (Maurice et son bide, Pierrot et sa moustache, Dédé) sortaient directement du casting des « Visiteurs »... Elle ajouta qu'ils étaient les « vrais » d'ici. Paul-Adrien n'en doutait pas. Ils étaient les contemporains du grand-tonton Albert et, comme par hasard, certains figuraient sur la liste du carnet.

Face à lui, celui qu'elle avait appelé Maurice chiquait un court mégot collé à sa lèvre, un large béret sur l'oreille. Il se redressa et lança, conquérant mais fourbe :

- Allez, à la santé de l'heureux propriétaire de la maison de l'Albert.

D'un seul trait, il engloutit la dose. Les autres l'imitèrent. Paul-Adrien trempa les lèvres sur le rebord de son verre, il goûta. C'était chaleureux et parfumé. Une sorte de coulée de feu qui glissait dans sa gorge, révélant dans cette chaleur des arômes subtils de prune. Il toussa, une fois, reprit le verre et le liquida.

Les autres l'observèrent, quand il poussa un grand Ha !!! Il fit claquer deux fois la langue contre son palais.

« Béret mégot » se retourna pour cracher un peu de jus de tabac et après avoir revissé son frisbee sur le crâne, il jeta une œillade à Dédé puis s'adressa à Paul-Adrien :

- Et vous allez en faire quoi de la bicoque ? Vous voulez la garder, la restaurer, l'habiter ?

- Non, je veux vendre cette ruine et le plus vite possible si je trouve un acheteur.

- Si vous êtes pas trop gourmand... Vous savez, pour n'importe quelle affaire, chaque matin il y a un couillon qui se lève.

Maurice partit d'un rire sonore qui projeta son mégot dans la poussière et comme lui, tous les autres s'esclaffèrent.

Alors, celui qu'on avait présenté comme Pierrot se leva, remplit à nouveau tous les godets et aboya :

- A la future vente de Monsieur Paul-Adrien !

La fiole fit un nouveau tour. Paul-Adrien n'avait pas le choix. Il s'envoya illico le gros dé à coudre de vieille prune. C'était divin et tellement efficace ! Dédé avait bien raison, il fallait « mettre du frais ». Oubliés la matraque du linteau, le pied trempé dans la chaussure, la déception, le traumatisme de ce voyage au bout du monde.

Le crépuscule noyait maintenant leur abri. Il faisait bon, la nuit de printemps était toute étoilée.

Ils burent un autre verre pour sceller l'avènement de leur voisinage. Ensuite Paul-Adrien ne se souvint plus très bien... « Et qu'est-ce qu'il avait trouvé de bien sous ces pierres ? ». La bouche pâteuse, la tête dans la mélasse, il avait brandi son carnet comme un trésor de famille. Il se rappela avoir encore bu à la découverte de ce trophée, avoir remis le livret dans la poche de sa veste...

Peut-être bien encore après un, deux ou plusieurs coups de gnôle, il s'était surpris à rire, évoquant le nom de « Trougnol »,

s'était effondré, les bras en croix sur son bûcher, des flammes dans les tripes et, plus rien...

Les premières lueurs de l'aube le réveillèrent, rompu, froid comme de la glace pilée, avec une gueule de béton vibré. Une douleur atroce barraît son front sous l'impact du linteau. Il s'ébroua et allait se lever quand, d'instinct, il tâta ses poches. Son porte-cartes, les clés de la BMW étaient là. Le carnet n'y était plus, et autour de lui plus personne...

A demi-aveuglé par son mal de tête lancinant, Paul-Adrien parcourut les lieux en quête du carnet.

Peut-être ce dernier avait-il glissé, inopportunément au cours de sa beuverie mémorable et s'était-il fondu, par esprit de corps, dans le fatras ambiant ? A moins que le Dédé, dans la confusion générale, ne l'ait empoché par mégarde... ?

Il verrait ça, plus tard.

L'urgence : un café agrémenté d'une bonne dose de doliprane et suivi d'une douche bouillante...

D'un pas chancelant, il se dirigea vers l'antre du tonton.

Après avoir déniché un méchant fond de nescafé bien rodé par des mois de stockage, il se mit en demeure de faire chauffer l'eau nécessaire à la confection du breuvage salvateur. Mais, où ?...Point de micro-ondes ni de bouilloire électrique...Il finit par découvrir, sous un amoncellement de casseroles et autres fait-tout, quelque chose qui pourrait bien ressembler à une cuisinière. Il y avait des plaques sur le dessus et deux portes sur le devant mais ni bouton de commande ni système de branchement...

Il pressentit que cet engin antédiluvien allait lui donner bien du fil à retordre et qu'il n'était pas près d'accéder au sésame matinal.

La mince silhouette de Marie se dessina, alors, en ombre chinoise, dans le halo de la porte. Inquiète qu'elle était de l'avoir abandonné dans la nuit à ses ronflements avinés, elle venait aux nouvelles. Au regard hébété de Paul-Adrien, un pot de nescafé en main, pétrifié devant ce qu'il semblait considérer comme une machine infernale, elle mesura son désarroi. Sans un mot, l'heure n'était pas propice aux discours, elle saisit dans le cantou une poignée de bois, froissa les restes d'un vieux journal et après avoir ouvert une des deux portes de la cuisinière, alluma le foyer. Une casserole qui traînait dans la souillarde, sommairement dépoussiérée, ferait l'affaire.

Paul-Adrien, assis sur la salière dans le cantou, ne quittait pas Marie des yeux, reconnaissant qu'on le prît, enfin, en charge. Cette présence silencieuse, agissante, avait sur lui un pouvoir lénifiant.

Dégageant d'un revers de manche un bout de table quelque peu maculé par les vestiges d'un fort ancien repas, Marie déposa le grand bol de café et invita d'un geste Paul-Adrien à prendre place. L'amertume de l'ersatz brûlait délicieusement son œsophage malmené par les excès de la veille. Marie, assise à quelques pas de là, suivait, d'un regard attendri, le lent réveil de son voisin.

« Merci ma...Marie » bredouilla enfin Paul-Adrien, rattrapant de justesse un lapsus de circonstance.

Conscient de son indigence, il lui fit part de son besoin impérieux de se laver. Où et comment Albert faisait-il sa toilette ? Il

redoutait que les seules commodités ne se limitent au bassin entraperçu la veille dans un coin du jardin.

- Oh, mais c'est qu'il était ingénieux l'Albert ! Un vrai Géo-trouve-tout métissé d'un professeur Tournesol lui répondit Marie.

Elle l'invita à s'approcher de la cuisinière, « un fourneau-bouilleur » lui dit-elle.

Les compétences techniques de Paul-Adrien étaient bien limitées... : Il y avait un chaudron en cuivre qui servait de vase d'expansion, du coup l'eau était chauffée et alimentait des radiateurs tout en fournissant l'eau chaude sanitaire...

En fait, l'Albert, il avait tout le confort !!!

Certes, la salle d'eau était un poil rudimentaire mais répondait globalement aux besoins élémentaires d'hygiène.

In fine, il se contenta de retenir que s'il y avait du bois dans le fourneau...ça marchait.

Après le départ de Marie, faux départ, en fait, car elle comptait bien profiter de l'aubaine pour un peu se rincer l'œil, Paul-Adrien se glissa avec délice sous la douche fumante.

Prenant conscience que les vêtements de la veille étaient voués à la poubelle et que les propres contenus dans sa valise risquaient de subir le même sort, il se mit en quête d'une tenue plus adaptée aux lieux.

La garde-robe du tonton était on ne peut plus sommaire : quelques ensembles de travail, vestes et pantalons en coutil bleu, côtoyaient l'habit conventionnel de chasse et se complétaient d'une tenue vraisemblablement réservée au dimanche et autres jours

cérémoniels : pantalon et veste de velours côtelé marron et chemise canadienne à carreaux. Paul-Adrien s'en saisit. Apparemment le tonton était court et costaud. Le pantalon couvrait péniblement les mollets et flottait dangereusement à la taille. Si Albert semblait être adepte des bretelles, Paul-Adrien leur préféra la ceinture. Une paire de bottes qui par bonheur était à sa pointure masquerait le look pantacourt. La chemise présentait, hélas, les mêmes caractéristiques...trop large et trop courte...

Il s'assit, en soupirant de découragement, sur la malle jouxtant le lit. D'un geste machinal il caressait les veinules du vieux bois. Le contact rugueux d'une ferrure éveilla sa curiosité et chassa pour un moment ses préoccupations vestimentaires.

Quels trésors, quels secrets, quels pans de vie le coffre recelait-il ?

Un pied de biche, trouvé sous le hangar attenant, lui permit aisément de venir à bout des ferrures déjà quelque peu bousculées par le temps.

Des pages de journaux, des articles grossièrement découpés, emplissaient la vieille malle.

Il se saisit de la liasse de papiers et s'installa sur le bout de table débarrassé plus tôt par Marie.

Tout à sa découverte, il ne vit pas le temps passer. Il savourait les pépites occitanes aux saveurs d'enfance.

Ici, l'histoire d'un curé du village au XVIème siècle, là, la recette de la mique, plus loin l'attelage des bœufs ou bien l'arrivée du premier tracteur.

Certains articles étaient intégralement écrits en occitan, d'autres, trouvaient, en regard, leur traduction en français. Des bribes de sonorités chantantes, surgies vraisemblablement de souvenirs longtemps enfouis, l'envahissaient.

Au fil de ses lectures, il tomba sur plusieurs articles fort cocasses traitant de la disparition massive dans le canton de nains de jardin : pas l'ombre de la moindre revendication d'un quelconque front de libération...

Plusieurs pages étaient consacrées au constat d'une étrange poussée démographique, concentrée sur le territoire, sans explication rationnelle...

On trouvait sur les mêmes pages des entrefilets relatant les visites nocturnes récurrentes de nombre de pharmacies n'ayant fait l'objet d'aucun vol apparent...

D'autres dénonçaient la prolifération de cultures illégales de cannabis sur le nord du département.

Les articles étaient réunis à l'aide d'un trombone par thème et concernaient des faits qui s'étaient déroulés dans les années soixante.

Pourquoi ? Pourquoi Albert avait-il collecté et surtout conservé tous ces faits divers ?

Ces évènements étaient-ils en lien avec le carnet qu'il avait trouvé... puis perdu ?

Et d'ailleurs, où était-il ce satané carnet ?

Bien décidé à clarifier la situation, il s'apprêtait à aller cuisiner la brochette de voisins quand cette seule évocation le ramena à une certaine réalité. Jetant un œil sur sa fausse Rolex il constata que cela

faisait près de 24 heures qu'il n'avait avalé quelque nourriture solide. Pas question d'utiliser la BM toujours embourbée dans le champ. Il se résolut à aller toquer chez Marie, sa sauveuse, pour lui quémander quelques grains pour subsister...

Encore des marches usées par le temps et sans doute les sabots. Décidément, ils mangeaient des pierres par ici, et du bois. Quelques colombages et une façade claire. Une maison rénovée mais toujours le même jus des maisons du hameau. Un palier avec une avancée de toit. Paul-Adrien n'eut même pas le temps de frapper. Des aboiements derrière la porte et la voix de Marie « Entrez ! Tais-toi Youky ! ». Le Youky en question profitant de l'entrebâillement de la porte se précipita, la queue frétilante et la truffe inquisitrice. Paul-Adrien fit un pas et se demanda s'il avait fait le bon choix de venir quand il vit le chien noir et blanc se dresser jusqu'à ses épaules et poser ses pattes sales sur ses habits froissés. « Youky couché ! » Le rappel à l'ordre de Marie fut entendu par le ci-devant Youky qui alla s'aplatir, l'air boudeur, les yeux au ciel, derrière le poêle dans le cantou.

La chaleur, intense, frappa Paul-Adrien au visage. Il chancela, lançant un regard circulaire qui ricocha sur des éléments de mobilier plutôt design dans un écrin des siècles derniers.

« Asseyez-vous, s'écria Marie, vous êtes bien pâlichon. Vous prendrez bien une tasse de café ? ».

Ce n'était pas une question, simplement une formule de politesse, Marie ayant saisi le désarroi du jeune homme prêt à défaillir et en mal de nutrition. Les effluves du café, l'aspect de la

tourte, la motte de beurre, les confitures maisons, du fromage et du saucisson apparurent comme si Marie avait frotté la lampe magique. Il s'efforça tout d'abord de paraître bien élevé et frugal, mais les cris de son estomac le poussèrent rapidement à engloutir tartines, confitures, fromages, saucisson dans une torpeur le transportant en enfance. Marie vint à ses côtés, se penchant vers lui pour proposer un autre bol de café. Le corsage entrouvert provoqua un autre accès de chaleur sur les joues de Paul-Adrien. Le lait de la petite enfance, la soie de la peau, les désirs troubles de l'adolescence provoquèrent un émoi qu'il cacha en buvant lentement le café avec le bol sur son visage comme un masque de plongeur.

Repu, il remontait par paliers à la surface de la réalité sous le regard bienveillant de Marie assise qui lui déliait petit à petit la langue.

« Dans quel monde antédiluvien suis-je tombé ? Que se passe-t-il ? Pourquoi je n'ai plus le carnet ? Que font tous les articles de presse que j'ai trouvés ce matin dans la malle d'Albert ? ».

Marie ne put s'empêcher de sourire et de faire remarquer que son mobilier inspiré de Philippe Starck n'avait rien d'antédiluvien, même si le plancher en chêne était d'époque... Certaines personnes vivaient par strate, en Louis XIII, en régence, en art déco, en formica, en Ikéa, d'autres se bâtissaient leur décor en mélangeant les genres, en créant de nouveaux espaces... Sans parler d'une autre façon de consommer, de préserver la nature, de faire des maisons en paille....

Que Marie tint de tels propos surprenait Paul-Adrien, dont l'attention s'arrêta sur cette histoire de paille lui rappelant les trois petits cochons et le loup qui soufflait la maison...

Il interrompit Marie, « Et les articles d'Albert... ? »

Marie haussa les épaules. Ce jeune homme était bien ignorant du passé de sa grand-mère et sa vie de citadin lui avait fait voir la nature à travers le prisme des rayons surgelés, des poissons carrés, des plats préparés, loin du vivant.

Un long dialogue s'engagea augmentant à chaque passe le mal de tête de Paul-Adrien lui écarquillant les yeux. Il apprit que sa grand-mère s'était accoquinée sur le tard avec un homme de la ville qui voulait se lancer dans l'élevage des chèvres, un homme de la ville écolo qui avait découvert les bêtes dans les livres d'images. Au premier contact, il avait été charmé par ces animaux vite familiers et intelligents. La première mammite l'avait mis en fuite et la déferlante de maladies possibles : tremblante, brucellose, mycoplasmosse, listériose, ecthyma, fièvre Q...l'avait renvoyé au bitume parisien, aux études commerciales et aux arnaques des prêts à la consommation pour personnes peu solvables...

L'échec de leur aventure rurale leur avait donné mauvaise mine comme s'ils avaient contracté une maladie honteuse et les avaient séparés irrémédiablement, fuyant la vie campagnarde, l'un sans l'autre, happés par la vie citadine. L'exode rural aurait pu dépeupler les villages mais certains citadins s'étaient adaptés comme le père de Paul qui s'était lancé dans une agriculture raisonnée.

Le flux de hippies avait donné de la couleur aux bois avec l'installation de tipis, l'apparition des huiles essentielles et de parfums aux fragrances hallucinogènes s'insinuant dans le bon air de la campagne....Des artistes avaient afflué avec une palette de styles tenant de l'art brut, du figuratif, de l'abstrait, des arts de chine, d'Amérique du nord, du sud, de tous les continents et même de l'art contemporain et « comptant pour rien »...Les résidences secondaires avaient fleuri et même les étrangers aux langues inconnues étaient venus d'Angleterre, de Hollande, de Belgique...

Les locaux, les vrais, s'étaient adaptés...ou pas.

Des vocations étaient nées, les dents de la fourche, du râteau, étaient devenues dents de monstres ou crêtes de coq métalliques. Les concerts dans les prés s'étaient multipliés et, ici même, dans les champs de Dédé, Maurice, René, cela avait parfois été des milliers d'estivants qui avaient envahi la campagne.

Alors la presse avait fait ses choux gras d'histoires rocambolesques, de nains de jardins, de commerces illicites, de conflits de voisinage. Dans ces années-là, les réglementations ne muselaient pas les citoyens et la liberté sexuelle était de mise. La démographie s'en était ressentie.

Bien des fils ressemblaient à leur père par devant, au facteur par derrière et pour les filles, les liens de parenté ne sautaient pas toujours aux yeux non plus.

Albert avait collectionné des souvenirs...

Paul-Adrien s'étonnait des secrets de famille. Ses parents ne venaient chez Trougnol que pour de brèves incursions sur les terres ancestrales, sans lui.

Paris, pour lui, était le centre de la terre.

Marie expliqua que ce passé était loin, mais pas tout à fait effacé. On détenait encore du matériel de son, des décors de spectacles d'alors et, en petit comité, on entretenait la nostalgie et tentait d'insuffler aux plus jeunes un art de vivre.

« Oui, c'est bien beau tout ça, intervint Paul-Adrien, la mère rebelle, mais le carnet ? »

Marie se tut quelques instants, ne sachant pas trop sur quel pied danser. Elle n'était pas précisément au courant, les hommes faisant mystère de leur commerce.

La porte de la cuisine s'ouvrit. Paul revenait des champs. Il salua Paul-Adrien et lui proposa d'aller chercher sa voiture pour la tirer du fossé.

Ils passèrent toute la matinée à dégager la caisse du boubier, Paul dans le rôle du mécano précautionneux qui craint de rayer un bijou que jamais il n'aurait songé avoir à portée de main et Paul-Adrien dans le rôle du boulet qui passe son temps à la ramener et hurle chaque fois qu'un végétal frivole fait mine d'effleurer la peinture.

Sous le regard amusé des trois-quarts des habitants du lieu, soit une vingtaine de personnes qui étaient venues commenter l'évènement, Paul-Adrien assista au remorquage de son véhicule jusque devant la maison de son oncle. Il fit mine de ne pas percevoir

les sourires goguenards qui suivaient la progression du sauvetage et s'enferma dans la bâtisse, claquant rageusement la porte qui, faute de serrure, se rouvrit immédiatement.

Il attendit que le troupeau stationné devant chez lui, parce que oui c'était chez lui nom de dieu, entreprit de se disperser puis il ouvrit une fenêtre qui s'effrita et faillit se disjoindre sous sa poigne habituée au PVC. On ne l'avait jamais informé qu'il y avait des huisseries qui nécessitaient de la douceur sous peine d'exploser à la moindre manipulation. Il évita de justesse le désastre et balança dans le champ en contrebas toutes les fioles amoncelées, en espérant que son propriétaire viendrait se plaindre. Il avait un immense besoin de s'en prendre à quelqu'un et le premier venu ferait l'affaire. Il ne lui vint pas une seconde à l'esprit que le propriétaire en question, c'était peut-être lui.

Personne ne se présenta mis à part Marie qui, en fin d'après-midi, l'invita à passer la soirée et à dormir chez eux. Il refusa tout net. Il n'était pas sûr d'avoir dessoulé de la veille et il n'avait aucune envie de retomber dans un guet-apens où dieu sait ce que l'on viendrait lui voler cette fois.

Marie n'insista pas, consciente de la colère sourde qui bouillait à l'intérieur de ce curieux jeune homme.

Paul-Adrien Ternejoul dégota le lit du vieux Trougnol dans une pièce située au fond de la maison. Le pucier n'était pas appétissant... ça sentait l'urine rance et le cadavre oublié. C'était à vomir et Paul-Adrien eut bien du mal à ne pas s'y résoudre.

Il jeta par terre un édredon douteux et arracha les draps jaunâtres qui garnissaient le matelas. Il dégagea aussi celui-ci et se retrouva face au sommier le quel, bien que guère engageant, semblait à peu près supportable. Draps, édredon et matelas rejoignirent les bouteilles. Paul-Adrien, à peine arrivé, venait de créer une décharge à ciel ouvert et il n'avait pas l'intention de s'arrêter là !

Il était épuisé, mal remis de la cuite de la veille et terrorisé par ce monde insensé dans lequel il venait de débarquer.

Il se résolut à s'asseoir sur le sommier, épouvanté par le monde grouillant qui l'habitait et qui risquait de lui attaquer le fondement.

Tout ce qu'il avait appris depuis quarante-huit heures et qui tournait depuis dans sa tête finit par atténuer le sentiment d'horreur que lui inspirait sa situation.

Paul-Adrien avait trente ans, il était fils unique et orphelin. Ses parents avaient attendu qu'il termine ses études à HEC pour rater un virage et se tuer bêtement lors de vacances en Corse. Sa mère, une femme splendide, d'ailleurs il n'en avait jamais rencontré une qui puisse rivaliser, s'était entièrement consacrée à son éducation et à son avenir. Elle avait veillé à ce qu'il bénéficie d'une culture étendue dans la plupart des domaines. Paul-Adrien était donc capable de tenir une conversation acceptable avec n'importe quel érudit sur des sujets aussi divers que la peinture, la littérature et même la physique quantique ou l'astrophysique à condition que cela reste raisonnablement accessible.

Par-contre, de la vie, de la nature, humaine ou non, de ses désirs et de ses travers, il ne savait que peu de chose.

Il avait intégré une banque privée avec des perspectives de carrière intéressantes et n'était pas sans se demander s'il ne ferait pas une incursion dans la politique. Il y en avait à qui cela avait plutôt réussi...

Au décès de ses parents, Paul-Adrien avait beaucoup pleuré mais pas trop longtemps afin de ne pas compromettre son ascension au sein de sa société.

Il ne se souvenait pas de sa grand-mère, Marinette, et il ne se l'imaginait pas vraiment différente de ce qu'avait été sa mère.

Les affreux qu'il avait rencontrés depuis son arrivée avaient insinué qu'elle avait eu une vie dissolue, qu'elle avait participé à des orgies peut-être, que tout un village, ou plusieurs, lui étaient passés dessus. Il frissonna à mi-chemin entre le dégoût et l'excitation. On n'avait jamais évoqué devant lui un éventuel mari de Marinette. Il n'avait jamais eu de grand-père.

Marinette avait disparu lorsqu'il était enfant. Elle avait, disait-on, chopé un cancer du poumon qui s'était montré expéditif.

Il réalisa qu'en dehors du vieux Trougnol dont il n'avait eu la connaissance que très récemment, il n'avait aucune autre famille. N'étant pas fanatique de tout ce qui avait trait au règne végétal, le fait de ne pas avoir de racine ne lui posait pas de problème majeur.

Néanmoins, l'idée qu'un membre de sa famille, aussi éloigné et inconnu soit-il, ait pu lui léguer une bâtisse qui recelait un objet à ce point important et secret qu'on se soit cru obligé de le lui dérober, chatouillait en lui une fibre inquisitrice. Il n'était pas question de repartir sans savoir !

Le jour disparaissait au profit d'une lueur lactescente qui éclairait plus ou moins la chambre lorsqu'une démangeaison subite lui mordit la cuisse. Il bondit hors de sa couche et inspecta le sommier à la recherche d'un scorpion ou d'une tarentule qui aurait pu profiter de son désarroi pour aller se cacher là.

Il secoua le sommier dans tous les sens et le retourna plusieurs fois. Rien ! Exténué, il se recoucha au risque d'être dévoré vivant et s'endormit malgré tout.

Albert Trougnol devait aimer les réveils violents car le premier rayon émis par le soleil du matin atterrit directement sur l'œil droit de Paul-Adrien. Rien ne lui serait épargné...

Sa nuit avait été agitée et il n'avait cessé de ruminer les événements de la veille. Ne s'étant pas déshabillé, il n'eut pas la peine de se vêtir. Il faisait un froid de canard et il n'eut pas le courage de repasser par la douche. Sur le pas de la porte, il observa le village endormi. Cette fois ils n'avaient pas fait la fête ou ils l'avaient faite en silence. Toujours est-il qu'il n'avait rien entendu de la nuit.

Il tourna autour de la maison et avisa la gamine qui l'avait orienté auparavant et qui s'éloignait d'une mesure à peu près aussi décrépie que la sienne. Il se dit qu'il était bien tôt pour être dehors à cette heure-là mais comprit qu'elle devait se rendre à l'école. Il la rattrapa et engagea la conversation. En fait, elle se rendait sur une place où un bus scolaire l'embarquerait avec d'autres enfants vers un autre bled qui, lui, possédait une école. Paul-Adrien garda ses commentaires pour lui, il aurait été désagréable. Ils avaient environ

un quart d'heure de marche et il en profita pour questionner la petite sur ce qu'elle savait des activités Trougnolesques.

Le type qui conduisait le car le regarda de travers lorsqu'il vit la gamine, qui se prénommaït Charlotte et qui avait neuf ans, en compagnie d'un homme qu'il ne connaissait pas. Il n'y avait pas loin avant qu'on le signale à la gendarmerie et qu'il se retrouve avec un paquet d'emmerdes supplémentaires.

En tout cas, il avait appris des choses. Il n'était pas impossible que la culture des fines herbes se soit développée dans le secteur. D'après Charlotte, Albert et d'autres indigènes, dont son grand-père Maurice, confectionnaient une tisane qui sentait bizarre et qui semblait donner lieu certains soirs à un va-et-vient de gens qui semblaient également bizarres. Marie avait dit qu'Albert était ingénieux, il pouvait bien avoir inventé un truc plus récréatif et bien plus lucratif que le « fourneau-bouilleur »...

Armé des renseignements qu'il venait de recueillir, Paul-Adrien décida de rendre une visite amicale au machouilleur de mégot, Maurice. Il avait peut-être caché le carnet sous son béret ! Charlotte dont ce devait être la vocation, lui avait indiqué le chemin qui conduisait à une maison de construction récente, une sorte de verrue anachronique posée en périphérie du hameau médiéval. La banlieue !

Enfin, récente...bien datée siècle dernier.

Quand la modernité se conjuguaït en mode béton.

Quand la standardisation gommait tout particularisme local.

Quand c'était l'avènement du tout pareil et l'éloge du parpaing.

La maison était campée sur un entresol borgne en fausses pierres, Paul-Adrien en emprunta l'escalier colonisé par une foulditude d'objets hétéroclites allant du chaudron piqué de fleurs en plastique en passant par une collection de vieux pots ébréchés jusqu'au hideux nain de jardin.... Derrière la porte d'entrée, partiellement vitrée, Maurice, attablé, semblait plongé dans une pesante méditation. Surpris, il sursauta quand Paul-Adrien entra sans attendre l'autorisation, après avoir énergiquement toqué.

-« Té ! MÔssieu le Parisien, quel bon vent t'amène ?...T'aurais pas perdu quelque chose, peut-être ? »

Le carnet était là posé sur un coin de la table.

Cette entrée en matière directe laissa Paul-Adrien un moment interdit.

Maurice s'était alors saisi de l'antique cafetière qui mijotait à demeure sur le fourneau et s'apprêtait à remplir deux verres vantant les vertus d'une certaine moutarde quand la porte, une deuxième fois, s'ouvrit. Un jeune-homme, la vingtaine, se tenait sur le seuil.

« Bonjour Pépé,...Monsieur »

« Jules, Monsieur, tu sais, c'est le parisien qui a hérité de la maison de l'Albert. Et lui, dit-il s'adressant à Paul-Adrien, c'est Jules, mon arrière-petit-fils ».

Paul-Adrien était troublé par l'allure étrangement familière du garçon.

« C'est le frère de Charlotte que tu as déjà, je crois, eu l'occasion de rencontrer ».

« Pépé je dois descendre en ville, est-ce que je peux prendre le Kangoo ? »

« Les clefs sont dessus ».

Après ce bref intermède qui, sans savoir pourquoi, le dérangeait, Paul-Adrien s'enquit auprès de Maurice de l'étrange disparition du carnet et de son opportune réapparition.

« Ben, mon vieux, t'étais sacrément murgé l'autre soir. Je l'ai trouvé entre deux billots de bois quand je suis allé, hier, nettoyer le four à pain pour préparer la prochaine fournée. Du coup, j'avoue, j'ai eu la curiosité de le feuilleter avant de te le ramener ».

Il se saisit du carnet le tournant dans tous les sens, maladroitement, entre ses mains calleuses, comme si c'était une patate chaude.

Songeur, les yeux tournés vers un ailleurs accessible à lui seul, il raconta qu'à l'époque il y avait encore une école au village. Tous les jours, les gamins du hameau parcouraient à pied les deux kilomètres qui les séparaient du bourg. Si les chamailleries étaient de mise entre eux, le groupe ne faisait qu'un face aux « étrangers-venus-d'ailleurs ». Des amitiés solides s'étaient alors construites avec le temps. Il y avait Pierrot, Dédé, René, Albert, Marinette, la petite sœur d'Albert, et lui, Maurice.

Sans se poser de questions tous les garçons étaient devenus paysans comme leurs pères et avant eux, les pères de leurs pères. Seule Marinette était allée au lycée, avait passé son bac littéraire et poursuivi ses études à la fac.

Le petit groupe se retrouvait toutes les fins de semaines dans le four à pain ou dans la grange des parents d'Albert quand la météo devenait moins clémente et là, nourris par les propos savants de Marinette, ils refaisaient le monde.

Elle leur parlait kolkhozes, kibboutz, ces systèmes collectifs d'exploitation agricole.

Elle dénonçait le « prêt à porter » familial comme machine de reproduction aliénante.

Elle revendiquait l'égalité des droits hommes – femmes.

Elle voulait combattre pour la liberté sexuelle en clamant haut et fort « mon corps m'appartient » et réclamait le choix d'avoir ou non des enfants.

Ces derniers propos lui avaient valu, au village, la réputation de pétroleuse et de Marie-couche-toi-là. Elle faisait tourner bien des têtes, la Marinette, et ceux-là même qui la critiquaient en auraient bien fait leur quatre heures.

Une fin d'été, après une soirée particulièrement arrosée et l'esprit embrumé d'herbes qui n'avaient rien à voir avec le trèfle, il l'avait effeuillée Marinette, lui Maurice.

Mais cette amourette n'eut pas de lendemains. Marinette était repartie à la fac, dans cette ville lointaine et n'avait plus donné de nouvelles, jusqu'au jour où elle avait réapparu flanquée d'une mouflette.

Paul-Adrien bouillait. Il n'en avait cure des vellétés de suffragette nouvelle vague et des coucherries de son aïeule et n'était pas d'humeur à subir les radotages nostalgiques d'un vieux gâteux.

« Sauf votre respect, Monsieur Maurice (il ne pouvait se résoudre à un tutoiement qu'il jugeait déplacé et entendait bien rétablir la distance. Il n'était pas son pote !). En quoi tout cela explique-t-il ces chiffres consignés dans le carnet ? ».

« Patience, vous les jeunes, il vous faut tout, tout de suite ! Paris s'est pas fait en un jour... »

Les germes semés par Marinette avec ses idées gauchistes avaient porté leurs fruits dans leurs têtes. Après son départ, ils avaient poursuivi leurs prolifiques réflexions.

A l'instar du Che, leur idole, ils décidèrent d'épouser la cause et le combat des plus opprimés.

C'est ainsi qu'ils avaient écumé le canton pour libérer les nains de jardin, abusivement asservis, pour leurs besoins futilement esthétiques, par les néo-ruraux. Les Grincheux, Simplets et compagnie avaient alors retrouvé leur Blanche-Neige à la petite maison, là-bas, dans la prairie.

Dans le même temps, après moult orageuses discussions avec leurs familles respectives, ils avaient créé leur collectif agricole et s'étaient lancé de concert dans l'élevage des moutons et la culture de la fraise, mutualisant moyens et ressources. Un potager largement fourni en herbes aromatiques et une basse-cour assuraient une base autarcique.

Ce carnet-là ne faisait que récapituler les participations respectives de chacun à l'exploitation.

Avec les bénéfices dégagés, ils avaient fait leur « Woodstock » sous leur label : « Collectif de Libération de l'Agriculture et de la

Culture ». Des milliers de jeunes et moins jeunes, d'ici et d'ailleurs, avaient partagé de grands moments de communion musicale...et pas seulement musicale...

L'aventure avait duré cinq ans puis, la quarantaine approchant, chacun s'était rangé, « attelé » selon l'expression d'ici. Seul Pierrot avait coupé complètement avec ses racines paysannes. Il avait ouvert un thé dansant, là-haut sur le Causse, qui avait marché du feu de Dieu.

Paul-Adrien était un poil déçu. Il s'était attendu à une histoire plus juteuse, plus croustillante.

Elle complétait, sans grande surprise, les confidences faites plus tôt par Marie. Toutefois nombre de zones d'ombre demeuraient.

« Tout ce que vous racontez là éclaire le mystère du carnet et de certains articles trouvés dans la malle, mais qu'en est-il de ceux relatant l'étrange croissance démographique ainsi que les visites nocturnes inexplicables des pharmacies du coin, sans parler de la colonisation de l'espace par les bouteilles. Et puis c'est quoi ce commerce de tisane dont m'a parlé Charlotte ? »

« Tu sais, dans les années 60 – 70, la libération des mœurs pouvait largement expliquer l'augmentation du taux de natalité, quant aux pharmacies, j'en sais rien. Peut-être une blague de potache, histoire de faire enrager les gendarmes...et pour les bouteilles, tu n'es pas sans savoir que les prunes ne servent pas qu'à faire des tartes... »

« Mais les tisanes ? » insista Paul-Adrien.

Maurice semblait hésiter, le regard fuyant.

De cette période quelques habitudes étaient restées. Les cinq se retrouvaient de temps en temps autour du cantou, l'hiver et au bord de l'étang à Dédé, dès que la météo le permettait.

Ils aimaient agréments leurs causeries d'un petit joint qu'ils faisaient tourner, comme au bon vieux temps.

Marie et Paul étaient alors arrivés de la ville, enfin d'une autre ville. Ils avaient brillamment passé le cap de l'hiver (test local anti-bobo) et avaient été rapidement adoptés par le hameau.

Paradoxalement ces citadins avaient fait redécouvrir aux vrais ruraux les vertus des plantes : la racine de pissenlit, la sauge, le coquelicot, le chanvre... Ils en avaient fait des tisanes dont ils faisaient profiter leurs connaissances. Dans le lot, il n'y avait pas que des substances autorisées... aussi il comptait bien que Paul-Adrien soit de la plus grande discrétion.

Qu'est-ce qu'il en avait à foutre Paul-Adrien de toutes ces histoires de soixantuitards à la ménopause et andropause ayant largement dépassé la date de péremption !

Que ne s'était-il envolé plus tôt, loin de ce foutu nid de coucou ?

Il se leva et, après avoir rempoché son carnet, il s'appêtait à prendre congé quand il s'arrêta, intrigué par une des photos qui occupaient le dessus du buffet.

C'était une banale photo de famille en noir et blanc qui jaunissait là depuis longtemps, ponctuée de nombreuses chiures de mouches. Elle figurait un homme d'une trentaine d'année tout

heureux de tenir un petit garçon dans ses bras. Pris d'un vague malaise, Paul-Adrien s'approcha de la photo. Au sourire près, le visage de ce jeune père lui ressemblait comme deux gouttes d'eau. Paul-Adrien se sentit défaillir, le cœur en vrac et les jambes subitement hors d'usage.

Maurice le rattrapa de justesse sous les aisselles, avant qu'il ne se répande sur le carrelage dur, froid et moche, comme il se doit dans ce genre de baraque. Le béret vers le haut et le mégot vers le bas, les yeux du vieil homme, agrandis par l'inquiétude, interrogeaient de près ceux, beaucoup plus vagues de Paul-Adrien à moins que ce ne fut l'inverse...Les deux hommes restèrent face à face un bon moment, le plus jeune dans les bras du plus âgé, chacun retenant le souffle que l'autre recevait en plein visage, n'osant s'avouer autrement l'immense trouble que générait la situation. Et pourtant aucun des deux ne se sentait l'envie d'interrompre cet « instant de grâce », jusqu'à ce qu'une vive douleur lombaire ne ramène l'octogénaire à la dure réalité quotidienne, obligeant les deux hommes à se séparer à regret. Ne sachant comment l'autre allait réagir, ils rejoignirent chacun leur chaise avec soulagement, les yeux baissés, tout gênés qu'ils étaient.

-« C'est mon p'tit fils, le père de Jules qu'est sur l'buffet » précisa Maurice au cas où Paul-Adrien n'aurait pas encore tout compris.

L'octogénaire saisit derrière lui une bouteille de gnôle sans même regarder où elle se trouvait, trahissant par là une longue

habitude, puis il en versa un long trait dans le verre de café froid qu'il poussa de l'index vers Paul-Adrien.

-« J'crois qu'y va falloir s'y faire, mon p'tit » marmonna-t-il le mégot collé au bec.

Abasourdi par l'air heureux et comblé de son double sur la photo, Paul-Adrien se sentait un peu jaloux. Son inaptitude chronique à profiter de la vie commençait tout juste à lui peser comme un tombereau. Il eut subitement envie de ressembler au père du petit garçon, de sourire et que le vieux Maurice le reprenne dans ses bras, comme tout à l'heure, en l'appelant mon p'tit. Ça avait l'air sympa d'être heureux, bordel de merde !

La gnôle allait l'aider se dit-il en s'enfilant le contenu opaque du verre à moutarde, d'un geste qui reprenait de l'assurance.

-« Tu pourrais rester là un bon peu » suggéra le grand-père avec douceur.

Si peu habitué à ce qu'on lui parle sur ce ton, Paul-Adrien ne trouvait strictement rien à dire mais son cœur commençait à fondre. Enfin ! Au bout d'un moment, il hochait insensiblement la tête en amorçant l'esquisse d'un sourire.

Un long silence plein de promesses s'en suivit.